Société Française de Musicologie

Une Lettre Inédite de Beethoven (1825)

Author(s): J.-G. Prod'homme

Source: *Bulletin de la Société française de musicologie*, T. 1, No. 5 (1919), pp. 233-241

Published by: [Société Française de Musicologie](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/924778>

Accessed: 10/12/2014 13:43

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Bulletin de la Société française de musicologie*.

<http://www.jstor.org>

UNE LETTRE INÉDITE DE BEETHOVEN (1825)

Ces pages, conservées depuis de longues années par un collectionneur de Lyon, qui avait pris pour devise le : *Scripta manent* des Latins, montrent qu'il y a encore de belles pièces inconnues à découvrir, que des circonstances bien étrangères à leur objet font sortir de leur cachette, pour venir prendre leur place légitime dans des collections publiques.

Au mois d'avril 1916, notre collègue M. Antoine Banès, administrateur des Archives, du Musée et de la Bibliothèque de l'Opéra de Paris, voulait bien me consulter sur l'authenticité d'un manuscrit qu'on lui présentait comme étant de la main de Beethoven et dont on lui proposait l'acquisition. Au premier coup d'œil, en effet, ce manuscrit lui avait paru offrir toutes les caractéristiques de la graphie beethovénienne : on se trouvait selon toute apparence, en présence d'un autographe, et d'un autographe important du maître, puisque ce document ne comporte pas moins de six pages in-quarto. Nous fîmes des comparaisons avec des fac-simile d'autographes authentiques, qui étayèrent indubitablement ces présomptions ; l'examen interne de la pièce les confirma pleinement. Mais celle-ci ne portait ni date, ni lieu d'origine, ni indication d'un destinataire quelconque ; après avoir procédé au déchiffrement du texte, — opération assez malaisée quand il s'agit de Beethoven, — il fut possible d'établir le sens matériel de celui-ci, que nous présentons ci-dessous, juxtaposé, suivi de sa traduction, et suivi de quelques commentaires où l'on s'est efforcé de l'expliquer.

(1 *r^o*) Erstaunlich werther :

Hier den Brief an den Vice dir. Reiser, — ich bitte mit aller Schonung u. Zurückhaltung wegen K. mit ihm zu sprechen, ich thue das meinige nach meiner Einsicht u. Art. u. bin überzeugt, daz endlich ein gewünschtes Resultat erreicht werden wird, wir haben noch keine Proben, dasz *irrende* durch *neue* (1 *v^o*) jrrthümer u. irrige Behandlung zurechtgewissen würden — erkundigen sie sich doch noch gefälligst bei R., ob es ihm nicht beschwerlich fällt sich mit

mir schriftl. zu besprechen, weil ich alsdann einmal selbst zu ihm kommen würde —

Haszlinger wusste schon gestern von der entsprung. Haushält. meine Schuld ist es nicht, übrigens ist so was nicht ohne Beyspiel, sonst würde nicht die Polizeil. Verordnung existiren, d. h. sogleich allda (2^{ro}) anzugeben, um d. h. an Ort u. Stelle wieder zu schaffen, freylich bin ich es ja, denn es trifft denn kein Pfligmaticus bin ich ja. u. bey *Kriminal* werden ja erst die Ursachen untersucht die bey dem Menschen manches veranlassen können, nun Gott sey dank, so weit ist's noch nicht, aber, sagt ihr, ich handle zu feurig, freylich, ich warte nicht am Strome, bis jemand ertrunken ist, nun mit der Haushält. gibt's wieder ein wiener-gespasz, mit der Pr. [?] v. Vivenot wird's wohl ebenso seyn, denn herzlosz seyd ihr alle, für Kastelli ist dieser Zufall gut in seine *Bären* — (2^{vo}) Wenn sie bey der Verein's Kanzley vorbegehen, ersuche ich demüthtichst um 2 Billete für Sonntag, ich bin zwar keine von den *Sonnen* des Verein's, aber ich befruchte doch den Musikal. Boden *So*, dasz manche mir dafür Dank wissen — nun lebt wohl, ich hoffe *Veritas non odium parit* — jukt's euch so krazt euch — das Resultat von ihrer Unterredung bitte ich sie mir wenigstens bald mitzutheilen, da mir gemäsz dem Briefe an R., wie sie sehen werden, es zu wissen nöthig, bis ich einen Menschen allhier mit Diogenens Laterne gefunden habe, bitte ich sie doch einiges mitleiden gegen mich zu äuszern —

Wie der immer ihrige
BEETHOVEN.

(3^{ro}) *Nachschrift.*

Von K. alles zu verschweig. ist unmöglich, wenn B. [?] nur nichts schon vom *Billard* spielen weisz. — Suchen zu erfahren — fein —, ob er wirkl. 5 Stund. Kollegien hat — wegen Schlemmer die höchste verschwiegenheit dem Hr. v R. zu empfehlen, ich habe *meine gute Ursache* — Sie werden an dem Hr. Vicedirek. einen wirklichen *Vice* finden; — er soll ihnen nur angeben, woran [?] man sich wegen einem Ort für karl durchaus bey einem Profeszor wenden soll? Die Messe laszen sie durchaus nicht in seinen Händen, dem masziewen (?) Vice — welche plage für mich, o Gott nur weit, von hier weg! — dulden — imer fort! —

(3 v°). Der vieie weg in die Alleegasse von mir aus u. für jeden andern ist zu bemerken. —

Vale et Fave.

Sie können auch das Mädchen mitnehmen um die Mesze zu tragen *ad libitum*. —

Ich werde morgen früh darum Schicken *ad libitum*. —

Leszen sie den Brief

an R.

(3 r° en marge) 3 Monathe von November bis Ende Jenner sind voraus bezahlt ich will aber auch gern diese verlieren. —

TRADUCTION

Étonnamment cher !

Voici la lettre au Vice-Directeur Reiszzer — je vous prie de lui parler avec toute sorte de ménagements et de discrétion au sujet de Karl, je fais ce qui est en moi *selon mes vues* et [à ma] *manière* et suis persuadé, que finalement un *résultat* désiré sera atteint, nous n'avons encore aucun exemple, que des *égarés* soient ramenés dans le bon chemin par des erreurs *nouvelles* et un traitement erroné — informez-vous donc encore auprès de R. je vous prie, si cela ne le dérange pas de me parler par écrit, autrement j'irais moi-même chez lui —

Haszlinger connaissait dès hier la fuite de la servante. Ce n'est pas ma faute, du reste ce n'est pas sans exemple, autrement il n'existerait pas d'ordonnance de police, c'est-à-dire pour y porter plainte aussitôt, c'est-à-dire pour remettre les choses en leur lieu et place, certes c'est moi que cela touche, car je ne suis rien moins qu'un flegmatique, et on instruit seulement au *criminel* les causes qui peuvent occasionner mainte chose chez l'homme, or, Dieu merci, on n'en est pas encore là, mais, direz-vous, j'agis avec trop de vivacité, certes, je n'attends pas au bord du torrent que quelqu'un se soit noyé, quant à la femme de charge, ça devient encore une fois une *scie* viennoise, ça fera tout comme avec la Pr. v. Vivenot, car vous êtes tous sans pitié, pour Kastelli cette aventure est bonne pour ses *Ours*. Si vous passez par le bureau du Verein, demandez très humblement 2 billets pour dimanche, je ne suis pas des soleils du Verein et pourtant je féconde le sol de la musique. *Si* [bien] que beaucoup m'en savent gré — adieu, maintenant, j'espère que

Veritas NON odium parit — mouchez-vous si vous vous sentez morveux — je vous prie du moins de me faire bientôt part du résultat de votre conversation, car comme vous le verrez d'après la lettre à R., il m'est nécessaire de savoir, tant que je n'aurai pas ici même découvert un homme avec la lanterne de Diogène, je vous prie donc de garder quelque sympathie pour moi. —

Comme toujours votre

BEETHOVEN.

Post-scriptum.

De K. il est impossible de tout passer sous silence, si B. ne sait seulement rien encore du jeu de *billard* — chercher à savoir — bon — si réellement il a pris 5 heures de cours — à cause de Schlemmer recommander à Hr. v. R. la plus grande discrétion, j'ai *mes bonnes raisons* [pour cela]. — Vous trouverez un véritable *Vice (sic)* à M. le Vice-directeur ; — il n'a qu'à vous indiquer où il faut s'adresser absolument à un professeur au sujet d'un endroit pour Karl ? La Messe ne la laissez absolument pas entre ses mains, à ce lourdeau de Vice [directeur] — quel tourment pour moi, ô Dieu, seulement loin d'ici ! souffrir sans trêve toujours. —

La longue distance jusqu'à l'allégasse de chez moi et pour tout autre est à considérer. —

Vale et Fave.

Vous pouvez aussi amener la jeune fille pour porter la Messe *ad libitum*. —

J'enverrai chercher demain matin pour cela *ad libitum*. —

Lisez la lettre

à R.

(En marge) 3 mois de novembre à fin janvier sont payés d'avance ie consens pourtant volontiers à les perdre. —

• •

Ce texte une fois établi, exposons les observations qu'il nous a suggérées.

L'exclamation initiale : *Erstaunlich Werther* ! très beethovénienne, est à rapprocher du début de plusieurs lettres, datant de 1825 et années environnantes et adressées à l'un des familiers de Beethoven à cette époque, Carl Holz. Ainsi, au début d'août 1825, s'adressant à Holz (source inépuisable de jeux de mots pour lui), Beethoven l'interpelle *Werther* ?

Holz ! Le point d'interrogation indique qu'il ne sait trop s'il doit écrire *Werther* au masculin, ou *Werthes*, au neutre, d'accord avec le genre neutre du mot *Holz* (bois).

Le 24 du même mois, une lettre qui sera citée tout à l'heure à propos de Castelli, débute aussi par un exclamatif : *Bestes Mahagonyholz* ! c'est-à-dire : « Excellent bois d'acajou ! ». Vers la même époque, ainsi que l'année suivante, employant cette fois les mêmes termes que dans notre autographe, il écrit : *Bester Freund* ! *Bester* ! ou : *Ganz erstaunlich ungeschwefelter Bester* ! Il paraît donc très plausible de supposer que cette lettre fut adressée à Holz vers 1825, date que les remarques suivantes ne feront que confirmer.

Beethoven envoie à son correspondant une lettre pour un M. Reiszser, « vice-directeur », qu'il lui arrivait souvent d'appeler *Reiszig*, ce que confirme une rature de la seconde ligne. Ce Reiszser était, en effet, vice-directeur de l'Institut polytechnique où entra Carl van Beethoven, le neveu dont le compositeur était tuteur depuis la mort de son frère, et dont l'éducation lui causa tant de soucis jusqu'à ses derniers jours¹. A la suite d'examens manqués, Karl avait été mis à cet Institut polytechnique afin de s'y préparer à la carrière commerciale. D'après Schindler, il y était entré à l'automne de 1825 ; dès le printemps de la même année, rectifie Thayer, avec raison². Le vice-directeur Reiszser était grand admirateur de Beethoven, qui ne se faisait pas faute, soit de lui écrire, soit de lui rendre de fréquentes visites, au sujet de son « cher polisson ». Une lettre datée de « Baden den 9 ten Juni 1825 », et adressée à Karl, débute ainsi :

« H. v. *Reiszig* (sic) *habe ich geschrieben...* » Karl prenait pension tout auprès de l'Institut, chez un nommé Schlemmer (qu'il ne faut pas confondre avec un ancien copiste de Beethoven, mort en 1823), demeurant Allee-gasse 72, près de la Karlskirche³. Lorsque Beethoven était à Baden, villégiature qu'il affectionnait particulièrement, Karl allait l'y retrouver pendant les vacances et les jours de congé. Ce Schlemmer paraît dans le post-scriptum de notre autographe.

Dans ce premier paragraphe, Beethoven fait évidemment allusion à quelque frasque de son neveu, qu'il s'efforçait, par tous les moyens, de maintenir dans le bon chemin.

1. La description de Vienne (*Beschreibung Wien's*) publiée par Pezzl en 1824, consacre ces quelques lignes à Reisser et à l'établissement qu'il dirigeait :

« La Realschule est sous la direction d'un Vice-Directeur, à présent M. Franz de Paula Reisser, qui est connu aussi comme écrivain, et a dix professeurs titulaires, plus trois maîtres extraordinaires de langues latine, bohémienne, et anglaise. »

2. Voir Thayer-Riemann, *Beethoven's Leben*, tome V. p. 244.

3. L'Allee-gasse longe la Karlskirche, située au sud de Vienne, dans le quartier de Wieden, près de la rive gauche de la Wien. Tout auprès, s'élève la k. und k. Technische Schule qui, croyons-nous, a succédé au Polytechnikum du siècle dernier.

Le second paragraphe a trait à un de ces embarras domestiques dont Beethoven était coutumier ; Haszlinger, l'éditeur bien connu, était au courant de cette histoire de servante que probablement l'humeur irascible du maître — « je ne suis rien moins que flegmatique, » avoue-t-il lui-même, — avait fait fuir sans qu'elle en avertit personne. Mais Beethoven ne se soucie pas d'être la fable de Vienne, ainsi que cela est arrivé à une dame de Vivenot ; il y a là une allusion qui nous échappe, à quelque fait-divers viennois. Quelle était cette dame « Pr. von Vivenot » ? Nous l'ignorons ; ce nom français ne se trouve qu'une fois dans l'ouvrage de Thayer (tome V, p. 418) ; il s'applique à un médecin cité dans un carnet de conversation de la fin de 1826 et qui vint soigner Beethoven à la place du Dr Wavruch.

Pour Castelli, — ou Kastelli, comme écrit Beethoven, — il est infiniment plus connu. Né et mort à Vienne (1781-1854), Ignaz Friedrich Castelli fut un des auteurs les plus féconds du théâtre autrichien. Librettiste de la *Schweizerische Familie* de Weigl et arrangeur du livret des *Huguenots* de Meyerbeer, il écrivit et adapta pour les scènes de Vienne (surtout d'après des auteurs français), un nombre considérable d'ouvrages dramatiques. Les *Ours* de Castelli auxquels Beethoven fait allusion étaient-ils une publication rédigée par lui ou une pièce à succès, une sorte de revue locale ? C'est encore là une question à laquelle nous ne pouvons répondre. Nous savons, d'autre part, que Castelli, « Hof-theaterdichter » depuis 1811, dirigea de 1819 à 1840 l'*Allgemeine musikalischer Anzeiger* et qu'il était lui-même bon violoniste. La lettre de Beethoven à Holz de Baden, 24 août 1825, est à rapprocher de la nôtre ; elle débute ainsi

« *Bester Mahagonholz!*

« *Federn sind uns nicht bekannt, nehmt vorlieb. Lachen erregte mir Ihr Brief, ja ja Castelli musz dran. Das Ding wird gedruck und gestichen zum Besten aller armen Teufel von Musikalienhändler...* »

Nohl, qui l'a reproduite dans ses *Neue Beethoven's Briefe*, rapproche de ces lignes un passage des *Mémoires* de Castelli (III, 117) :

« Le grand Beethoven, chaque fois qu'il me voyait, me demandait toujours : « Qu'est-ce qu'il y a de nouveau en fait de *kolossale Dummheiten* ? » Je lui racontais les derniers bons mots et anecdotes, et il riait toujours avec d'autant plus de bon cœur qu'ils étaient plus salés. Quand il voulait faire quelque farce, il fallait que j'y collabore, et pour preuve de cela, je m'en réfère à une lettre de Beethoven à son ami Holz, qui a déjà été imprimée dans les journaux et dans laquelle il lui mandait qu'il voulait jouer un bon tour à l'éditeur de musique Steiner et disait en propres termes : « *dabei musz Castelli herhalten!* »

Quel est le *Verein*, dont Beethoven sollicite deux billets pour une représentation dominicale ? Probablement une société de concerts. Beethoven ajoute en effet, avec une belle fierté, et souligne d'un trait de plume

énergique : « Bien que je ne sois pas des *étoiles* du Verein, je cultive tout de même le terrain musical. »

La citation latine : *Veritas NON odium parit*, dans laquelle Beethoven corrige à sa manière un mot de Térence (*Andrienne*, acte I) : *Veritas odium parit*, se lit dans une lettre adressée à la direction de la Société des amis de la musique (23 janvier 1823, trad. dans le recueil de M. J. Chantavoine).

La lettre terminée, tout au bas de la quatrième page, où les lignes se pressent, se tassent, à mesure que le papier s'épuise, jusqu'à la signature, selon un procédé coutumier à Beethoven, celui-ci, avant de l'envoyer, éprouve le besoin (c'est encore là une de ses habitudes presque sans exception) de la résumer, de la recommencer presque, dans un *post-scriptum*. D'une page d'abord, complétée par une note marginale, cette *Nachschrift* l'est ensuite par une seconde page, griffonnée avec une mauvaise plume qui crache sur le papier, nerveusement.

Dans ce *post-scriptum*, il est d'abord question de Karlet d'un nommé B. que nous n'avons pu identifier. Quand au *Billardspielen* de Karl, nous ne le connaissons que trop par différentes anecdotes, ainsi que par ce fragment de conversation entre Beethoven et Karl Holz, noté dans un carnet au début de septembre 1825 :

« J'étais chez Karl dimanche pour lui donner le billet, dit Holz ; c'était le soir, et j'appris par la servante qu'il était parti dès le matin et n'était pas une fois venu manger à la maison... J'ai essayé de l'emmener avec moi à la brasserie, pour voir s'il buvait beaucoup, mais il ne semble pas que ce soit le cas. Maintenant, je vais l'inviter une fois à jouer au billard ; je verrai alors s'il y a longtemps qu'il s'y est exercé. » (Thayer, tome V, p. 518).

Beethoven demande ensuite à son correspondant, — et l'idée lui paraît excellente, *fein*, — de s'enquérir si son neveu a bien réellement 5 heures de cours (*Kollegien*) par jour probablement. Là encore, les carnets de conversation sont à rapprocher de notre texte. L'été de 1825, Beethoven s'entretenant avec son neveu, Karl lui dit qu'il (juillet-août) doit s'appliquer particulièrement à la calligraphie, à la comptabilité et au commerce. « En outre, ajoute-t-il, il faut que je suive tous les *Collegien*. » (Thayer, V, p. 521). Un peu plus tard (en novembre), il dit : « Morgen fangen die Collegien an », puis, un peu plus tard (après le concert donné le 6 novembre et dans lequel fut exécuté pour la première fois le Quatuor en *la mineur*, Op. 127) : « Demain, dit Karl, j'ai 2 *Collegien*, on commence à 3 heures. » Un autre jour encore, il indique qu'il a *Collegien* de 9 à 12 et de 3 à 5, etc... (Thayer, V, p. 521).

Toujours vers le même temps, Karl parle, un jour, de la femme de ce Schlemmer, chez qui il est en pension ; elle s'est, dit-il, exprimée favorablement sur la *Haushälterin*, probablement celle-là même dont parle Beethoven dans le corps de sa lettre, et dont la fuite l'avait mis en une telle fureur (Thayer, V, p. 521). Schlemmer à son tour (*ibid.*, p. 522)

vante l'exactitude de son pensionnaire, qui « part régulièrement tous les matins et rentre tous les soirs ». Ces mots et les deux lignes en marge de la première page du post-scriptum se complètent mutuellement, et nous incitent à dater ce manuscrit de novembre, ou au plus tôt de la seconde quinzaine d'octobre 1825. Beethoven, en effet, a payé trois mois d'avance pour la pension de Karl chez Schlemmer, à partir de novembre précisément, donc vers la fin d'octobre au plus tôt ; mais, il se défie sans aucun doute de celui-ci ; il juge que son neveu n'est pas tenu assez serré chez lui, aussi, cherche-t-il à le mettre en pension, sans le dire à Schlemmer, bien entendu, « chez un professeur » peut-être, dût-il perdre les trois mois payés d'avance. En fait, Karl demeurait encore chez Schlemmer l'année suivante, lors de sa tentative de suicide qui mit le comble aux angoisses « paternelles » de Beethoven et ne fut pas sans hâter la fin de sa vie. Ajoutons que, à son retour de Baden (14 octobre 1825), Beethoven était venu s'installer dans la maison où il devait mourir, l'ancien couvent des Espagnols noirs (*Schwarzspanierhaus*), dans le quartier de l'Alsergrund (9^e district actuel de Vienne), et que Schlemmer habitait Alleeegasse 72, tout près de la Karlskirche, dans le quartier de Wieden actuel, ce qui explique les premières lignes presque illisibles de la sixième et dernière page de cette longue lettre : « *Der viele Weg in die Alleeegasse... ist zu bemerken.* » Veut-il dire par là qu'il faut considérer, à cause de Karl, la distance qui sépare le domicile de Schlemmer du Schwarzspanierhaus ? C'est probable, quoique le texte assez elliptique rende obscure l'interprétation qu'il faut donner à ces lignes peu lisibles.

L'Institut polytechnique de Reiszser devait se trouver à l'emplacement de la K. K. Technische Hochschule actuelle, tout près de la Karlskirche, de l'Institut des sourds-muets fondé en 1779, et du Theresianum (ancien château de Favorite) ; église et établissements que longe encore aujourd'hui l'Alleeegasse. Le 4^e district actuel de Vienne, dit Wieden, était alors hors les murs de la vieille ville qui débordait déjà les anciens remparts, démolis depuis 1858 et remplacés par le Ring. Or, Beethoven habitait, à l'extrémité opposée de la ville, également hors les murs, dans le voisinage du Josephinum, Académie de médecine et de chirurgie fondée en 1784 par Joseph II. Entre le Wieden et l'Alsergrund, rejoignant ces deux quartiers excentriques, le *viele Weg* dont parle notre lettre représente une distance d'environ 2 kilomètres et demi, en suivant la Kärtnerstrasse, l'Augustinerstrasse, la Herrengasse et, pour sortir de la ville au Nord, la Schottengasse, où aboutit la Schwarzspanierstrasse.

Dans les dernières lignes seulement de ce post-scriptum, se rencontre une allusion à une œuvre musicale, — une Messe, — de Beethoven. Cette Messe doit être, très probablement, la *Messe en ut*, Op. 86, composée en 1807, exécutée chez le prince Esterhazy en 1810, et qui avait été chantée le 18 septembre 1825, à la Karlskirche précisément. Smart, de

Londres, alors de passage à Vienne, assistait à cette exécution. Il est vraisemblable que la partition, ou peut-être même tout le matériel, assez volumineux, de cet ouvrage était resté pendant quelques jours déposé chez le vice-directeur Reisz, après l'exécution : Beethoven priait son correspondant, que nous supposons être Carl Holz, de le lui rapporter.

*.

Cette longue lettre, d'une centaine de lignes, reflète toutes les préoccupations de Beethoven à l'époque où, comme on sait, le compositeur était absorbé, aux dépens de la musique, par ses soucis « paternels ». Son calvaire, hélas ! n'était pas terminé. Et, quoique, vers le premier janvier 1826, Holz écrivit : « J'ai déjà parlé avec Reisz ; il dit que Karl se conduit comme on doit s'y attendre de la part d'un homme raisonnable » (Thayer, V, p. 522) ; Karl, quelques semaines plus tard, devait tenter de se suicider, aux environs de Vienne, ajoutant un chagrin mortel au martyr qu'endurait déjà son malheureux « père ».

La musique cependant, n'était pas absente de la vie du maître, en ces années tragiques, qui furent celles des derniers quatuors, dont l'un fut dédié au maréchal de camp baron von Stutterheim, qui avait pris dans son régiment l'ancien élève de Reisz. Karl, abandonnant ses visées commerciales, s'était décidé à prendre du service dans l'armée autrichienne.

J.-G. PRODHOMME.